

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis BROQUET

† M. Armin Sidler

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1917, tome 15, p. 169-174

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

† M. ARMIN SIDLER

Le 8 janvier, par un temps de neige épouvantable, qui évoquait le souvenir des obsèques de Mozart, on ensevelissait, à St-Maurice, M. le professeur Armin Sidler. Mais tandis que nul n'avait eu le courage d'accompagner jusqu'au cimetière la dépouille du malheureux Mozart, un nombreux cortège suivait, malgré la bourrasque, le cercueil de celui qui ne connut dans toute sa carrière que des admirateurs et des amis, et qui le méritait bien.



Né le 17 avril 1853, à Küssnacht dans le canton de Schwytz, où son père exerçait la médecine, M. Sidler avait fait ses études classiques aux collèges d'Einsiedeln

et d'Engelberg. Les remarquables aptitudes du jeune étudiant pour la musique, ne pouvaient manquer d'attirer l'attention des Bénédictins qui, en même temps que son goût littéraire, cultivèrent et développèrent son sens artistique. Le R^{me} Père Abbé d'Engelberg, dom Léodgar Scherrer, peu de temps avant sa mort, me parlait encore, non sans quelque émotion, de la merveilleuse voix de soprano du petit Armin, qu'il avait connu tout enfant au collège, et dont il était resté le fidèle ami ; et il me disait le prestige que le précoce virtuose exerçait déjà sur ses condisciples, comme plus tard, le musicien dans sa maturité devait l'exercer sur tous ceux qui le connurent.

En 1871, il venait couronner ses études classiques à St-Maurice, comme élève de philosophie. Son habileté et ses connaissances déjà remarquables lui valurent bientôt l'honneur de seconder le maître de musique, M. Etter, en même temps que son goût d'helléniste, qu'il conserva toujours très vif, le désignait à l'attention du préfet du collège, qui le chargea de quelques cours de grec. M. Sidler se plaisait à rappeler, plus tard, aux élèves qui toujours l'entouraient quand il nous accompagnait dans une sortie, comment il avait, étant jeune étudiant, tourné en grec un compliment de fête à son professeur. Ces prouesses se font plutôt rares de nos jours...

En 1875, il avait épousé Mlle Euphémie de Reyff, une Fribourgeoise, dont la famille habitait St-Maurice. Appelé en 1879 à Fribourg pour y diriger diverses sociétés musicales — entre autres l'*Harmonie* de la *Landwehr* qu'il devait mener si loin — et enseigner la musique au collège St-Michel, il laissa dans cette ville et dans tout le canton un souvenir ineffaçable, comme on put le constater au jour de son enterrement. Mais les liens d'amitié qui l'unissaient à l'Abbaye de St-Maurice l'engagèrent à répondre à son appel lorsqu'elle lui demanda d'y revenir comme professeur. Et depuis 1894, elle fut

témoin de son énergie, de son travail scrupuleux, des résultats surprenants de sa direction et de son enseignement, en un mot, du déploiement d'un beau talent dans toute sa force et sa maturité.

Un collègue ne saurait être un conservatoire, et la musique y sera toujours une branche accessoire, dont le développement dépend avant tout des bonnes volontés auxquelles on fait appel, du travail et du goût des élèves qui veulent bien faire un supplément d'efforts. Mais comme leur travail est facilité, comme leur goût s'éclaire, quand un homme de talent et de zèle prend d'une main ferme la direction de cet art si difficile à apprendre, et je puis bien le dire, si difficile à enseigner. M. Sidler fut l'homme qu'il fallait pour l'élever à une place honorable dans notre collège, et de là, le faire rayonner dans tout le pays, grâce à son influence personnelle incontestée. Il savait fort bien ce qu'on peut attendre de collégiens, et ne leur demanda jamais une perfection de professionnels. Mais la confiance que la sûreté de sa direction leur imposait, l'audace qu'ils puisaient dans son geste, les soutenaient dans l'exécution de morceaux dont les difficultés les eussent peut-être arrêtés sous une autre main. Nous nous sentions parfaitement tranquilles avec lui, car il n'avait pas son pareil pour repêcher le chanteur qu'une imprudence ou une étourderie avait jeté par-dessus le bord. Sans grands gestes, avec une calme assurance, il dirigeait la barque, et menait comme il le voulait tous les rameurs.

Il serait fastidieux et sans doute inutile de faire même une brève et forcément incomplète énumération des œuvres instrumentales ou vocales qu'il fit exécuter par les étudiants à l'église, au théâtre, aux différentes fêtes et cérémonies de l'Abbaye et du Collège. Qu'il me suffise de dire que son goût était très pur. Dans la musique religieuse, en particulier, son idéal était l'école palestinienne dont il fit exécuter un grand nombre de motets et de

messes, celle du Pape Marcel entre autres, que les étudiants chantèrent plusieurs fois. C'étaient là d'heureuses diversions au répertoire un peu monotone des *Cæcilienvereine*.

Organiste d'un très grand talent, d'une très grande facilité, que le travail et la réflexion avaient élevé à un haut degré, il a donné sans doute le plus pur de son génie musical dans les improvisations qu'on ne se lassait pas d'admirer aux offices de l'Abbaye. Toutes n'avaient certes pas la même valeur. Mais je me souviens de telles ou telles — et elles n'étaient pas rares — où la pure simplicité de la ligne mélodique, l'usage d'un libre style fugué où on le sentait à l'aise, le sang-froid dans la conduite des parties, la grâce des détails dans la construction parfaite de l'ensemble, tout cela dénotait une musicalité si élevée et si bien raisonnée, qu'on ne pouvait s'empêcher de regretter que le peu de temps dont il disposait, ou peut-être une excessive défiance de soi, l'eussent empêché de se livrer à la composition d'œuvres de grande envergure ⁽¹⁾. Je crois pouvoir affirmer que, malgré les qualités estimables des nombreuses œuvres qui nous restent de lui, ce ne sont pas elles qui donneront une idée exacte de sa valeur musicale ; et que, si M. Sidler a prouvé qu'il possédait les dons d'un grand artiste, c'est avant tout comme improvisateur. Malheureusement, l'improvisation s'évanouit en naissant, et de tant de belles choses entendues, il ne reste que le souvenir...

Il ne reste, hélas ! aussi que le souvenir des précieuses

(1) M. Sidler n'a publié que peu de choses. On a manifesté le désir qu'une plus grande partie de ses ouvrages fussent édités : il y aurait assurément un beau choix à faire dans ses morceaux pour orchestre — la plupart courts et faciles qu'il composa à l'usage de nos collégiens ; — dans ses marches pour fanfares militaires, toutes pleines d'entrain, et plusieurs vraiment originales ; dans ses mélodies pour chant et piano ; dans ses cantiques religieux ; dans ses chœurs profanes pour orphéons ou chœurs mixtes, avec ou sans orchestre ; et surtout dans la grande quantité de motets (quelques-uns très développés) qui me paraissent être le meilleur de sa production.

qualités de l'homme, qui fut digne de l'artiste. Ceux qui connaissaient M. Sidler ne pouvaient pas ne pas l'estimer hautement. Il était tout à fait de la famille à l'Abbaye, et il a vécu sur un pied de confraternité assez étroite avec nous tous, pour que tous nous ayons pu goûter l'avantage inappréciable de posséder un si beau talent rehaussé par de si belles qualités : s'il en est qui peuvent légitimement le regretter, parce qu'ils le connaissaient bien, ce sont assurément ses « confrères » de l'Abbaye.

Ce fut un grand travailleur. Nos étudiants qui l'ont vu à la tâche jusqu'au dernier moment, puisqu'il dirigeait encore une répétition peu d'heures avant sa mort, se figureront sans peine la belle activité qu'il a dû déployer, alors surtout que l'âge et la fatigue ne l'avaient pas encore atteint. Je me souviens qu'en descendant du dortoir, le matin à 5 h. ½, nous le trouvions presque régulièrement se promenant déjà de sa menue et agile allure, derrière le collège, le long du tertre maintenant disparu, en grand chapeau et macfarlane, ou bien penché sur la fontaine — en ce temps-là on puisait encore à même le courant — se délectant d'une tasse d'eau fraîche avant d'aller commencer ses leçons. Et ainsi pendant des années et des années, matinal comme les moines, dur à la besogne, il put, à lui seul, suffire à toutes les exigences musicales de la maison, — en dehors de tant d'autres occupations —, se pliant aux travaux les plus fastidieux comme aux plus fatigants, avec le même zèle, le même souci du devoir, la même courtoisie.

Sa courtoisie restera proverbiale à St-Maurice ; et si je dis qu'il était d'une politesse « exquise », ce n'est pas là un vain mot. Je ne puis en donner un plus touchant témoignage que les larmes que versait cette brave femme le jour de son enterrement, sans l'avoir connu autrement que « pour avoir été saluée par M. Sidler aussi

respectueusement qu'une reine » chaque fois qu'elle le croisait dans la rue. Combien de traits pourraient être rappelés qui montreraient à quel point il craignait de faire la moindre peine à n'importe qui ; de quelle délicatesse et de quelle discrétion il faisait preuve en toute occasion ; quelle modestie, sincère expression de son humilité, revêtait d'un charme de plus tous ses mérites.

C'est que, par-dessus tout, M. Sidler était un vrai chrétien, sans la moindre pose, comme sans la moindre gêne, simple dans la pratique des devoirs extérieurs de sa religion, comme en toutes choses. Il a vraiment vécu pour Dieu, et les mots qu'il écrivit en tête de presque toutes les partitions de ses œuvres : *Ad majorem Dei gloriam* ne sont que le témoignage de sa conviction sincère. Aussi, quand, il y a quelques mois, une légère congestion vint ébranler sa santé jusque-là robuste, sa première pensée fut de se préparer plus immédiatement à mourir. « C'est un signe du Ciel », disait-il. Et la mort qui l'a enlevé si subitement, l'a trouvé prêt : on meurt comme on a vécu ; M. Sidler a vécu toute sa vie en homme de travail et de devoir, en homme de Dieu.

Sa mort a frappé au cœur tous ceux qui l'ont connu ; mais sa vie reste dans leur souvenir l'exemple des vertus les plus aimables et les plus fortes. Pour moi, qui fus à peine son élève, mais qui m'honore d'avoir été son ami, je serais heureux que cette notice, faible et incomplet témoignage d'affection et d'admiration, contribue à faire vivre la mémoire du Maître très regretté dans le cœur de ceux qui l'ont admiré et aimé. Je me suis efforcé de rester très simple, car c'est une manière de l'honorer que de parler simplement de lui qui fut toujours si simple — dans le succès comme dans l'épreuve.

Ch^{ne} Louis BROQUET.